

SÉBASTIEN ROCH

ou

“ *LE MEURTRE D’UNE ÂME D’ENFANT* ”

“ *LE CLÉRICALISME, VOILÀ L’ENNEMI !* ”

Depuis ses lettres de jeunesse à Alfred Bansard des Bois[1], où il considérait les croyances religieuses comme des superstitions grossières tout juste dignes d’un “ *pensionnaire patenté de Charenton*[2] ” et ne voyait dans les religions qu’une “ *friperie* ” et une “ *Arlequinade constituée* [3] ”, jusqu’à ses dernières années, où il stigmatise le poison indéracinable de l’éducation religieuse [4], l’anticléricalisme et la haine de toutes les religions et de toutes les Églises, et au premier chef du catholicisme, ont été une constante d’Octave Mirbeau. Anarchiste conséquent, désireux de permettre l’épanouissement de tous au sein d’une société de justice et de liberté, il ne peut qu’être révolté par l’endoctrinement et les manipulations des cerveaux malléables dont se rendent coupables les prêtres, pour la plus grande gloire de leur(s) dieu(x), à ce qu’ils prétendent, mais en fait pour préserver leur pouvoir, leurs privilèges, et aussi leur impunité. Mirbeau s’inscrit dans la continuité des grands libres-penseurs de notre littérature qui, de Rabelais et Molière à Stendhal, Michelet, Zola et Camus, en passant par Voltaire, Diderot, les Encyclopédistes et les Idéologues, ont voulu émanciper les esprits du joug clérical et du poison de la culpabilité. Avec beaucoup plus de constance et de virulence que Gambetta et les républicains modérés de son temps, toujours prêts à pactiser avec le diable ensoutané[5], il n’a cessé de crier à sa manière : “ *Le cléricalisme, voilà l’ennemi !* ”

Depuis cinq siècles que des esprits libres luttent, en France, pour libérer à son tour la pauvre humanité de l’aliénation par les religions instituées et de “ *l’omnipotente et vorace consolation du prêtre* ”, selon la formule de Mirbeau au début de *Sébastien Roch*, les angles d’attaque n’ont pas manqué. Pour ce qui est du catholicisme et de l’Église romaine, qui sont chez nous les formes dominantes d’un christianisme implanté depuis plus de quinze siècles, les philosophes des Lumières et leurs successeurs se sont fait un malin plaisir de recenser, pour les stigmatiser, toutes les horreurs commises par les fanatiques catholiques, pour qui seule comptait la vérité prétendument révélée, au nom de laquelle, en toute bonne conscience, ils se sont octroyé le droit de torturer, de supplicier, de brûler et de massacrer sur une vaste échelle. Leur dieu, loin d’être un dieu “d’amour” comme le soutiennent les chrétiens — par antiphrase, peut-être —, se révèle en pratique n’être qu’un “ *maniaque et tout-puissant bandit* ”, qui ne se plaît “ *qu’à tuer* ” et qui “ *s’embusqu[e] derrière un astre pour brandir sa foudre d’une main et son glaive de l’autre* ”, comme le découvre avec horreur le petit Sébastien Roch jeté en pâture aux jésuites. Les croisades, la guerre contre les Albigeois, le génocide des Amérindiens, les guerres de religion, l’Inquisition, et plus tard, à l’époque de Mirbeau, le dépeçage sanglant de l’Afrique par l’occident chrétien[6], ont alimenté leur argumentaire, et il serait facile, en comptabilisant les dizaines de millions de victimes de ces diverses monstruosité, d’élaborer un *Livre noir de l’Église catholique*, qui n’aurait rien à envier au *Livre noir du communisme* ni au *Livre noir du colonialisme*, publiés ces dernières années, et que l’on pourrait actualiser à loisir en y ajoutant l’assourdissant silence de Pie XII face au génocide des Juifs et des Tziganes par les nazis, ou les atrocités commises par les pro-nazis croates et slovaques avec la bénédiction des plus hauts dignitaires catholiques[7].

Un autre angle d’attaque tout aussi classique, depuis Voltaire, consiste à ne voir dans les religions en général, et dans le christianisme en particulier, qu’un “ *opium du peuple* ”, que des impostures imaginées par des ambitieux sans scrupules, avides de pouvoir pour assurer leur mainmise sur le monde et acquérir à bon compte respect, prestige, pouvoir, prébendes et richesses[8]. À côté des fanatiques, il y aurait des “ *fripsons* ”, selon le mot affectueux par Voltaire, qui les manipulent et qui exploitent l’inépuisable gisement de la bêtise, de l’ignorance, de la naïveté (telle

celle de Sébastien Roch), et aussi de l'espérance chevillée au cœur des hommes, pour leur faire croire (et leur vendre) n'importe quoi et, à l'occasion, pour les pousser au crime, à l'instar du Vieux de la Montagne, ou du Mahomet de Voltaire face à Séide, dans la tragédie éponyme ironiquement dédiée au pape. Mirbeau se situe précisément dans la continuité du patriarche de Ferney quand il met en scène des recteurs bretons avides, qui organisent le racket de leurs paroissiens en manipulant leurs pauvres âmes afin de leur soutirer leurs misérables économies, à coup de billevesées ou de menaces de l'enfer^[9], ou quand il dénonce la charité qui n'est qu'un odieux *business*, dans sa grande comédie *Le Foyer* (1908)^[10].

Un troisième angle d'attaque est fourni aujourd'hui par un abus qui est resté tabou jusqu'à ces dernières années et qui n'a, pendant des siècles, entamé en rien la respectabilité des criminels en soutane, bénéficiaires d'une totale impunité : c'est le viol, non seulement des âmes des enfants ou des ouailles abruties de bondieuseries, ce qui est déjà extrêmement grave, mais aussi des corps des adolescents et des jeunes adultes des deux sexes qui leur sont confiés, dans le cadre des collèges religieux, des couvents, des séminaires, des foyers "charitables" ou des colonies de vacances, quand ce n'est pas carrément dans les confessionnaux ou les sacristies. On commence seulement à parler de ces crimes^[11], que ni la "justice", comme on dit — de nouveau par antiphrase, sans doute —, ni le pouvoir politique, ni les *media* n'ont voulu reconnaître. Ils les ont au contraire ignorés et occultés systématiquement, dans l'espoir de décourager les victimes d'ouvrir la bouche, tant la révélation de ces crimes leur apparaissait constituer une menace pour l'ordre social tout entier. Si en effet, même dans une société qui se prétend laïque comme la France, depuis 1905, ce qu'on appelle "l'ordre" continue de reposer sur la confiance accordée aux représentants de Dieu sur terre et aux défenseurs autoproclamés de la prétendue "morale" tombée du ciel, il ne peut être que subversif de dévoiler les horreurs qui se perpétuent de génération en génération derrière les murs des collèges ou à l'abri des confessionnaux. Or c'est précisément ce tabou que Mirbeau a transgressé, ô combien ! dans son roman *Sébastien Roch*, qui paraît chez Charpentier en 1890, l'année même où il se rallie officiellement à l'anarchie.

GENÈSE DU ROMAN

Sébastien Roch peut à juste titre être qualifié de roman autobiographique dans la mesure où Mirbeau, comme dans *Le Calvaire* (1886), y utilise, à des fins fictionnelles, des expériences éminemment personnelles : l'action est située dans le collège même où il a fait quatre années d'études, le collège des jésuites de Vannes ; comme Sébastien Roch, il en a été chassé dans des conditions plus que suspectes, qui laissent à penser qu'il a bien pu être lui aussi victime d'une violence sexuelle de la part d'un des jésuites du collège^[12] ; pour imaginer le prêtre violeur d'enfants, nommé de Kern dans le roman, maître d'études du petit Sébastien, il s'est visiblement inspiré de son propre maître d'études, Stanislas du Lac, qui fera une belle carrière de prédicateur, avant de devenir le confesseur du général de Boisdeffre et l'âme damnée des anti-dreyfusards^[13] ; dans le dernier chapitre, il met de nouveau à profit son expérience traumatisante de la guerre de 1870 dans les rangs des moblots de l'armée de la Loire ; quant au village du Perche où Sébastien passe sa jeunesse, nommé Pervençères, c'est de nouveau une transposition de Rémalard, où le romancier a passé la sienne.

C'est vers le 24 novembre 1886 qu'apparaît le premier projet de ce troisième roman officiel, quand Mirbeau annonce à son éditeur Paul Ollendorff, chez qui il a fait paraître tous les romans écrits comme "nègre" et les deux premiers romans signés de son nom, la publication prochaine de deux romans dans l'année qui suit, *La Rédemption*, suite du *Calvaire* qui ne sera jamais écrite, et *Le Petit Meuble*. Onze mois plus tard, alors qu'il n'est pas plus avancé, il prie son confident Paul Hervieu de "promettre en [s]on nom" au *Figaro* "un roman pour l'année prochaine, vers pareille époque. Ce sera *Le Petit Meuble*^[14]." Comment ne pas rapprocher ce titre provisoire du *Petit*

Chose d'Alphonse Daudet, qui évoquait déjà la vie du collège sous le Second Empire ? Mirbeau a longtemps manifesté du mépris pour Daudet, dont la vision de la société et des hommes lui paraissait trop optimiste et superficielle^[15], et on comprend qu'il ait souhaité se mesurer de nouveau à lui, comme il l'a déjà fait en 1885 dans ses *Lettres de ma chaumière*^[16], dont le titre ne pouvait manquer de rappeler les *Lettres de mon moulin*. Mais comme il se réconcilie alors avec l'auteur de *Tartarin*, par le truchement de l'ami Hervieu, il n'a sans doute pas souhaité conserver un titre qui risquait d'apparaître comme une allusion critique à l'œuvre de son aîné.

C'est seulement à la fin de l'année 1888 qu'il entame difficilement la rédaction de *Sébastien Roch*, tout en se débattant contre les fièvres paludéennes et en continuant à chroniquer dans la presse pour assurer sa subsistance. Du coup il ne progresse que lentement, et de nouveau, comme lors de la rédaction de *L'Abbé Jules*, il est condamné à une épuisante course contre la montre pour livrer sa copie dans des délais décents à *L'Écho de Paris*, dont le poète Catulle Mendès a pris la direction littéraire et qui pré-publie le roman en feuilleton. C'est le 23 mars 1890 qu'il en vient à bout. Le 3 avril s'achève le feuilleton et le volume paraît le 26 suivant chez Charpentier. Dans un silence de mort.

De fait, ce “ *roman d'un enfant* ” qu'il annonçait à Claude Monet en février 1889^[17] est de nature à choquer roidement le public et la critique. Non pas à cause des quelques audaces littéraires que se permet un romancier en rupture avec la vulgate naturaliste. Mais, bien sûr, à cause du sujet traité, et peut-être aussi parce que quelques lecteurs bien informés n'ont pas dû manquer de reconnaître le modèle du prêtre pervers au charme sulfureux. Au-delà de l'épisode central et controversé, plus généralement, Mirbeau va à rebours de tous les conformismes et de tous les préjugés sur l'enfance, l'école et la société, et fait de son roman un brûlot éminemment subversif. Au lieu de donner de l'enfance et du milieu familial et scolaire où se développe l'adolescent une image, sinon aseptisée, comme le fait la littérature idéaliste dont il se gausse^[18], du moins inscrite dans les limites de la décence et du respect de “ l'ordre ” établi, notre Don Quichotte, ne reculant devant rien, nous raconte benoîtement “ *le meurtre d'une âme d'enfant* ” par ceux-là mêmes qui sont supposés incarner la morale et la religion. Circonstance aggravante : l'exemple particulier du petit Sébastien n'est jamais que l'illustration d'une loi générale, ce qui permet de remettre radicalement en cause l'organisation sociale ! De quoi s'agit-il en effet ?

UNE FABRIQUE DE LARVES

Pour Mirbeau, dans la société française dominée par la bourgeoisie, la famille, l'école et l'Église romaine, qui constituent “ *la sainte trinité* ”, ont pour fonction unique de décerveler les enfants, d'écraser leur individualité et d'étouffer leurs insondables potentialités, pour faire d'eux des larves humaines, qui seront, d'une part, les “ *électeurs soumis* ” dont les Cartouche de la République ont besoin, et, d'autre part, les “ *fervents du mensonge religieux* ” que les Loyola en soutane vont pouvoir tondre à loisir^[19]. Il serait vain d'espérer que l'école, fût-elle publique et officiellement qualifiée de laïque, remplisse la mission émancipatrice que les progressistes lui ont fixée. Mirbeau adresse au système scolaire de son temps quatre critiques majeures.

Tout d'abord, l'école lui apparaît comme une prison : “ *Il y a quelque chose de plus triste que la porte d'une prison, c'est la porte d'un collège, quand, les vacances finies, elle se referme sur vous, emprisonnant pour une année votre liberté cabriolante de jeune gamin* ”, écrivait-il dès 1880^[20]. Dix ans plus tard, dans *Sébastien Roch*, le collège Saint-François-Xavier de Vannes est présenté comme une “ *grande prison de pierre grise* ” et Mirbeau évoque la morne et carcérale grisaille qui sourd des “ *couloirs percés de larges fenêtres, par où des cours rectangulaires, des petits jardins souffrants, des espaces carrés en forme de cloître et de préau, s'apercevaient uniformément enclos de hauts bâtiments qui leur donnaient un jour crayeux, d'une dureté, d'une tristesse infinie.* ” Il n'y a pas que les bâtiments qui rappellent sinistrement les prisons : il y a aussi

les geôliers : les pions, qui, du haut de leur chaire, “ *vous regarde[nt] sournoisement derrière une fortification de livres* ” ; et les professeurs, dont l’unique fonction semble être de tout interdire de tout ce qui est beau et enrichissant : la poésie, les livres, le style, le rêve (“ *Il rêvait ! C’était donc un crime de rêver ? Il cherchait des mots jolis, parés, vivants ? C’était donc défendu ?*”), s’ étonne naïvement le petit Sébastien), l’amour de l’art et de la nature, toute pensée personnelle, et même les mots suspects d’évoquer des choses jugées peu ragoûtantes et contraires à la sainte ignorance (ainsi Sébastien est-il puni pour avoir, au scandale de tous, évoqué “ *l’enfant qui sort de ses flancs déchirés* ”). Ils font régner une discipline de fer, réprimant impitoyablement tout manquement à leur ordre mortifère, confisquant les livres interdits ou les dessins jugés potentiellement dangereux par la sensibilité artiste qu’ils révèlent, multipliant les punitions arbitraires, humiliant et mettant au ban de la classe ceux qui résistent un tant soit peu au décervelage, bref mettant en œuvre une véritable “ *persécution* ”.

Deuxième grande critique : ce que Mirbeau appelle “ *l’orthopédie de l’esprit à laquelle on soumet les natures les plus saines*[21] ” — tel Sébastien, qui, avant d’être expédié au collège de Vannes par un père à l’insatiable vanité, “ *avait la viridité fringante, la grâce élastique des jeunes arbustes qui ont poussé, pleins de sève, dans les terres fertiles* ”, et “ *la candeur introublée de leur végétale vie* ”. C’est un constat de désastre qu’il fera plus tard dans son journal intime, où il s’avouera suffisamment lucide pour prendre conscience de son aliénation, mais incapable pour autant de s’en libérer : “ *[...] une révolte en est née contre tout ce que j’ai appris, et ce que je vois, qui lutte avec les préjugés de mon éducation. Révolte vaine, hélas ! et stérile. Il arrive souvent que les préjugés sont les plus forts et prévalent sur des idées que je sens généreuses, que je sais justes.* ”

Pour parvenir à cet édifiant résultat, les professeurs, anticipant sur le conditionnement par tropismes négatifs imaginé par Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes*, s’emploient à susciter chez leurs élèves l’ennui et le dégoût, afin d’être bien sûrs que rien ne subsistera des potentialités intellectuelles ni de la personnalité de l’enfant. Ainsi sont conçus les programmes scolaires, qui accordent la priorité à une langue morte, le latin, et à une littérature du passé que rien ne vient revitaliser, d’où un très vif sentiment d’inutilité, que ressent Sébastien : “ *À l’étude il ne travailla pas, pris de paresse devant ses livres, envahi de dégoût, à la pensée d’avoir à conjuguer des verbes barbares* ”. “ *Une fois ses devoirs bâclés, ses leçons récitées, il ne lui en restait rien, dans la mémoire, qui le fit réfléchir, rien qui l’intéressât, le préoccupât ; rien, par conséquent, ni formes, ni idées, ni règles, qui se cristallisât au fond de son appareil cérébral ; et il ne demandait pas mieux que de les oublier. C’était, dans son cerveau, une suite de heurts paralysants, une cacophonie de mots barbares, un stupide démontage de verbes latins, rebutants, dont l’inutilité l’accablait.* ” Quant à l’histoire, elle se réduit à une morne et abrutissante propagande : “ *On le gorgeait de dates enfuies, de noms morts, de légendes grossières, dont la monotone horreur l’écrasait.* ” Il en résulte le plus souvent une “ *indigestion* ”, qui participe efficacement de la crétinisation programmée.

Pour couronner le tout, il ne reste plus qu’à proposer comme objectif, non pas la culture, non pas des “ *idées générales* ”, encore moins l’épanouissement personnel, mais le baccalauréat, efficace “ *moyen de contrôler les esprits* ”. Certes, concède avec humour Mirbeau, “ *le baccalauréat n’a jamais créé de toutes pièces un imbécile, mais il est merveilleux comme il en a développé et amené à une parfaite maturité* ”, parce qu’il surgit juste au moment “ *où l’esprit de l’enfant commence à se développer et à s’ouvrir des avenues sur toutes choses* ”. Quoi que l’on fasse, un examen de ce type sera “ *toujours une prime pour la médiocrité des idées, un obstacle pour l’originalité d’esprit, une tentation pour les moyens vulgaires*[22] ”. Cette prime à la médiocrité est illustrée, dans *Sébastien Roch*, par les résultats scolaires du besogneux “ *Le Toulic, qui est toujours le premier* ”, nonobstant son “ *intelligence lente* ”, alors que les potentialités artistes de Sébastien sont superbement ignorées.

Troisième grave danger de cette éducation : elle est compressive pour la vie affective et sexuelle de l’enfant et de l’adolescent, d’où un inassouvissement préjudiciable à l’épanouissement de l’adulte : “ *S’il n’y avait que Virgile et les vers à soie pour abrutir les potaches, il n’y aurait peut-être que demi-mal. Mais il y a autre chose. Il y a l’horrible et inhumaine compression de l’être*

humain à la plus belle période de son développement et de son efflorescence. [...] Vers l'âge de quatorze ans, l'homme s'éveille dans l'enfant. Il lui faudrait le grand air, la culbute dans les champs, en plein soleil. Cela créerait un "déversoir" à ce trop-plein de vie qui se manifeste en lui. [...] Au lieu de cela, les rêves se développent en liberté entre quatre murs noircis d'encre pendant que le professeur lit Xénophon d'une voix somnolente à ses auditeurs somnolents ; ils se donnent carrière à l'étude, en récréation, au dortoir nu et maussade[23]. ” Dans Sébastien Roch, si le père de Kern parvient à séduire l'adolescent candide et ignorant, précisément âgé de quatorze ans, c'est en mettant à profit ses “ rêves ” imprécis et généreux, et en énervant le chaste enfant par un “ *continuel fracas d'images enfiévrées* ”. La vie sexuelle du futur adulte, devenu inadapté à la vie, en sera à jamais dévoyée.

Le résultat d'une semblable “ éducastration ”, ce sont des êtres dénaturés et dépersonnalisés, inaptes à la vie de l'esprit et du corps, mais adaptés aux besoins d'une société misonéiste et niveleuse, où le conformisme est impératif et où la pensée est perçue comme une menace pour le désordre établi. Ainsi, en dépit de la “ *révolte* ” de Sébastien “ *contre tout ce qu'[il a] appris* ”, “ *les préjugés de [son] éducation* ”, imprégnés en lui, sont-ils indéracinables : “ *Je ne puis, si confuse qu'elle soit encore, me faire une conception morale de l'univers, affranchie de toutes les hypocrisies, de toutes les barbaries religieuse, politique, légale et sociale, sans être aussitôt repris par ces mêmes terreurs religieuses et sociales, inculquées au collège. Si peu de temps que j'y aie passé, si peu souple que je me sois montré, à l'égard de cet enseignement déprimant et servile, par un instinct de justice et de pitié, inné en moi, ces terreurs et cet asservissement m'ont imprégné le cerveau, empoisonné l'âme. Ils m'ont rendu lâche, devant l'Idée.*” À plus forte raison “ *l'empreinte* ” — terme repris par Édouard Estaunié, pour intituler son premier roman, paru cinq ans après Sébastien Roch — est-elle encore plus ineffaçable chez les adolescents qui n'ont pas même essayé de résister, ne fût-ce qu'en opposant, au maelström d'insanités scolaires, la force d'inertie de la paresse, forme de résistance passive dont le romancier écrit que, “ *chez les natures d'enfant, ardentes, passionnées, curieuses* ”, elle “ *n'est le plus souvent qu'un froissement de la sensibilité, une impossibilité mentale à s'assouplir à certains devoirs absurdes, le résultat naturel de l'éducation disproportionnée, inharmonique qu'on leur donne* ” : “ *Cette paresse, qui se résout en dégoûts invincibles, est, au contraire, quelquefois la preuve d'une supériorité intellectuelle et la condamnation du maître.*”

À l'origine, son projet était de présenter l'histoire d'un futur génie à partir de sa prime enfance, mais pour des raisons éditoriales, le format standard à ne pas dépasser, Mirbeau s'est vu “ *forcé de le tuer[24]*” à l'âge de dix-sept ans, comme il l'écrit plaisamment. Du moins, avant de le sacrifier sur l'autel de la Bibliothèque Charpentier à 3 francs 50, entendait-il “ *décrire cette âme en face de l'éducation, en face du balbutiement de sa personnalité* ” et laisser deviner, “ *par des aspirations confuses, incertaines, des élans spontanés, l'homme qu'il fût devenu plus tard* ” : “ *Cela m'avait longtemps tenté, explique-t-il à Claude Monet. Je m'étais dit : "combien de grands artistes, de grands poètes, meurent à dix-sept ans et sont perdus pour nous ?" [25]*”

Ainsi, le génie potentiel que tout enfant porte en lui, mais que seuls les poètes et les artistes, d'après Baudelaire et Mirbeau, sont aptes à retrouver à volonté, est détruit par l'institution même qui est censée permettre d'émanciper l'enfant du “ *legs fatal* ” de sa nature biologique pour faire de lui un être de culture. Alors qu'un roman de formation est supposé nous présenter cet arrachement progressif et douloureux à l'animalité humaine, Sébastien Roch constitue au contraire le prototype du roman de la déformation. On livre aux jésuites “ *pétrisseurs d'âmes[26]* ” une âme naïve, saine et porteuse d'une sensibilité artiste, qui l'expose à la “ *persécution* ” de ses maîtres et aux “ *brimades* ” de ses condisciples, et, à la sortie du collège, on n'a plus qu'un adolescent désorienté, déséquilibré, culpabilisé, à la sexualité complètement détraquée, et incapable, on l'a vu, d'élaborer une pensée originale : “ *Il était venu ignorant et candide ; on le renvoyait ignorant et souillé. Il était venu plein de foi naïve ; on le chassait plein de doutes harcelants. Cette paix de l'âme, cette tranquillité du corps qu'il avait en entrant dans cette maison maudite, un vice atroce, dévorant, les remplaçait, avec ce qu'il apporte de remords, de dégoûts, de perpétuelles angoisses.*” Et Sébastien

de conclure : “ *On déformait, on tuait les âmes d’enfants.* ”

Pour rendre encore plus monstrueux “ *ce meurtre d’une âme d’enfant* ” et pour susciter “ *un attendrissement à noyer tous les cœurs dans les larmes* ”, dans l’espoir que la pitié amènerait son lectorat à s’interroger sur l’envers de la société où il vit, Mirbeau a mis en œuvre un dispositif narratif efficace.

LE DISPOSITIF NARRATIF

Tout d’abord, il a complété le viol de l’esprit et de l’âme de Sébastien, par ces “ *pourrisseurs d’âmes* ” que sont les jésuites, en plaçant au centre du récit le viol de son corps par son maître d’études, le diabolique et séduisant “père” de Kern, et en étudiant “ *ce que cette commotion produit en lui plus tard, au point de vue de l’amour, au point de vue de la formation de ses idées.* ” Ce viol constitue un traumatisme d’autant plus durable et pernicieux que, d’une part, il a été commis au terme d’une entreprise de séduction contribuant à anesthésier et à culpabiliser la victime, et que, d’autre part, il se complique d’un triple inceste de nature à lui faire perdre tous ses repères, dans la mesure où de Kern est un substitut du père Roch, qui a confié son fils aux jésuites, et a de surcroît sur l’adolescent l’autorité du professeur et celle d’un prêtre : symboliquement, il dispose donc de trois formes d’autorité paternelle. Pour éviter toute méprise du lecteur et lui interdire de voir dans ce douloureux épisode la moindre matière à lubricité[27], en même temps que pour éviter tout risque de poursuites judiciaires[28], Mirbeau se garde bien de décrire quoi que ce soit : le viol *stricto sensu*, qui relève de l’indicible[29], donne lieu à une ellipse et le récit s’interrompt, remplacé par une ligne de points, procédé qu’il a déjà mis en œuvre lors du récit de deux autres viols, dans *L’Écuyère* et *Dans la vieille rue*[30].

Ce viol du corps de l’adolescent préalablement “ *chloroformé d’idéal* ”, et dont les réflexes sont inhibés, est évidemment révélateur de la tartufferie de l’Église de Rome et constitue une bonne occasion pour la démasquer publiquement afin de réduire sa capacité de nuisance. Il renvoie à une réalité occultée que Mirbeau le justicier entend bien mettre en pleine lumière. Mais ce qui lui importe tout autant, c’est qu’il apparaisse aussi comme le symbole, en même temps que le symptôme, de la grave maladie dont est atteint le système scolaire en général. Certes, il n’est question ici que d’un collège de jésuites, qui a ses spécificités et présente des tares qui lui sont propres, ô combien ! et que Mirbeau ne cessera de stigmatiser. Mais il fait partie intégrante du système scolaire de l’époque, et le rappel, dès les deux premières pages du roman, des succès au baccalauréat vantés par les prospectus de l’établissement vise à empêcher le lecteur de réduire la portée du roman à la simple critique du jésuitisme et de l’aliénation religieuse. Avec des variantes, aux yeux de Mirbeau, c’est tout le système scolaire, et pas seulement les collèges confessionnels, qui est un Moloch ; et les enfants qui lui sont sacrifiés ne sont que des proies, voire de la chair à pâtée[31], destinée à fournir la future chair à usine et chair à canon dont la criminelle société bourgeoise a besoin. C’est ce que suggère on ne peut plus clairement un rêve de Sébastien, dont “ *le symbolisme [lui] a paru curieux* ” : “ *Nous étions dans la salle du théâtre de Vannes : sur la scène, au milieu, il y avait une sorte de baquet, rempli jusqu’aux bords de papillons frémissants, aux couleurs vives et brillantes. C’étaient des âmes de petits enfants. Le Père Recteur, les manches de sa soutane retroussées, les reins serrés par un tablier de cuisine, plongeait les mains dans le baquet, en retirait des poignées d’âmes charmantes qui palpitaient et poussaient de menus cris plaintifs. Puis, il les déposait en un mortier, les broyait, les pilait, en faisait une pâte épaisse et rouge qu’il étendait ensuite sur des tartines, et qu’il jetait à des chiens, de gros chiens voraces, dressés sur leurs pattes, autour de lui, et coiffés de barrettes. Et que font-ils autre chose ?* ” L’école est bien le reflet d’une société homicide, où les enfants ne sont jamais traités comme des fins, mais toujours comme de simples moyens que l’on sacrifie cyniquement à des objectifs sacralisés : la Patrie, le Salut, l’Ordre, la Propriété, le Profit. On comprend aisément que, dans sa

défense prioritaire des droits imprescriptibles de l'enfant, dans une société qui n'assure pas au plus grand nombre les conditions matérielles et morales d'une vie digne, Mirbeau en arrive logiquement à revendiquer le droit au non-être et à défendre, comme le théoricien anarchiste Paul Robin^[32], les thèses néo-malthusiennes^[33].

Ensuite, Mirbeau a divisé son récit en deux parties séparées par une ellipse de cinq années, ce qui lui permet de confronter systématiquement, pour mieux les opposer, deux visages de Sébastien, avant et après le collège et le triple viol, de l'esprit, de l'âme et du corps, qu'il y a subi, afin de mieux faire ressortir les impressionnantes déformations opérées en un laps de temps aussi court. D'un côté, le pré-adolescent de onze ans, *“ un bel enfant, frais et blond, avec une carnation saine, embue de soleil, de grand air, et des yeux très francs, très doux, dont les prunelles n'avaient jusqu'ici reflété que du bonheur ”*. De l'autre, un jeune adulte de vingt ans, *“ resté maigre et pâle ”*, dont *“ le dos se voûtait légèrement ”*, dont *“ la démarche devenait lente, indolente même ”*, et dont les *“ yeux conservaient un bel éclat d'intelligence qui souvent se voilait, s'éteignait dans quelque chose de vitreux ”* : *“ À la franchise ancienne de son regard se mêlaient de la méfiance et une sorte d'inquiétude louche qui mettait comme une pointe de lâcheté dans la douceur triste qu'il répandait autour de lui. [...] À le voir passer, on eût dit qu'il fût las, toujours ; il semblait que ses membres, aux os trop longs, lui fussent pesants à porter et à traîner. ”* La lassitude de vivre, le regard vaguement *“ vitreux ”* et *“ louche ”*, la tristesse et la *“ pointe de lâcheté ”*, la lourdeur de l'allure, tout connote la profondeur de la blessure, le vieillissement prématuré, l'usure accélérée du corps et de l'esprit. Et la mort est au bout de cette déliquescence de l'être^[34], l'armée ne faisant que parachever l'action délétère et combinée de l'école et de l'Église romaine, qui ont mortellement atteint son vouloir-vivre.

En troisième lieu, Mirbeau recourt à deux voix narratives différentes : le livre premier est en effet rédigé à la troisième personne par un mystérieux et anonyme narrateur, qui se permet quelques intrusions propices à la formulation de jugements et qui, jouissant de l'omniscience du romancier à la manière de Balzac, pénètre dans l'esprit et le cœur de Sébastien pour y lire à livre ouvert, au mépris de la crédibilité romanesque^[35] ; cependant que la majeure partie du livre second est constituée d'extraits du journal de Sébastien, *“ fragments ”* choisis par le premier narrateur^[36] et rédigés à la première personne. L'intérêt du narrateur omniscient est de pouvoir dire ce qui relève de l'indicible, notamment les effets immédiats du viol, que la victime n'aurait jamais été en état d'exprimer : sans ce subterfuge, le roman n'aurait jamais pu être écrit. L'intérêt du journal de Sébastien est de lui faire analyser lui-même avec lucidité, à la faveur de la distance temporelle, les effets à long terme de son aliénation scolaire et de la commotion du viol : son expérience et les conclusions qu'il en tire acquièrent ainsi la force du vécu, renforcée par le processus d'identification. L'alternance de ces deux types de narration et de ces deux points de vue, l'un apparemment objectif et l'autre totalement subjectif, a pour effet de fournir au lecteur une vision aussi complète et convaincante que possible, qu'Arnaud Vareille qualifie de *“ stéréoscopique ”*^[37]. De surcroît, le romancier met en œuvre toutes les ressources de l'*“ écriture artiste ”*, où se ressent l'influence d'Edmond de Goncourt, et utilise d'abondance le style indirect libre hérité de Flaubert, afin que le lecteur puisse plus facilement, comme l'a bien vu Michel Raimond, *“ coïncider avec le contenu d'une conscience ”*^[38], même dans les parties rédigées à la troisième personne : c'est là un objectif éminemment impressionniste, et le réalisme mirbellien reste aussi subjectif, en dépit des apparences, que dans ses autres romans.

Enfin, conformément à ce qu'il écrivait à Catulle Mendès, en tuant Sébastien pendant la guerre de 1870, Mirbeau tâche de susciter *“ un regret de sa mort, car le lecteur pourra croire que c'est un futur homme de génie qui a disparu ”*^[39]. Dès le premier chapitre, il nous laisse deviner les potentialités de son jeune héros, par exemple quand il écrit que, à la veille de partir pour Vannes, *“ il se surprit même à désirer cet inconnu, qui le troublait encore, mais voluptueusement, comme l'incertaine approche d'une vague délivrance ”*, ce que Jean-Louis Cabanès commente de la sorte : *“ La conscience esthétique naît dans le pathos d'une séparation : elle s'impose au moment où, contre le monde qui l'entoure, contre les codes qui régissent implicitement l'existence provinciale,*

l'adolescent s'affirme comme sujet[40]. ” Au chapitre III, l’anonyme narrateur nous apprend que Sébastien “ *s’essayait aussi à de petites descriptions du collège, à des récits de promenades, où déjà se révélait, dans la primitivité de la forme et l’éveil incomplet de la sensation, une âme curieuse et vibrante* ”. Potentialités “ artistes ”, que confirment tout à la fois sa volonté de “ *ne vivre qu’en lui-même* ”, son goût pour “ *la rêverie* ”, son “ *âme déjà trop nerveuse* ”, et “ *la sensibilité de ses nerfs trop facilement impressionnables* ”, qui inquiètent le jésuite musicien, alors que c’est précisément cette impressionnabilité qui est le propre des artistes. Or que reste-t-il de cette sensibilité esthétique au sortir du collège ? Pratiquement rien ! Dans son journal, Sébastien a même cet aveu, ô combien révélateur de “ *toute violation* ”, comme dit Mallarmé : “ *Je ne puis même imaginer une forme d’art libre, en dehors de la convention classique, sans me demander en même temps : “N’est-ce pas un péché ?”* ” Non seulement le collège, dans son fonctionnement “ normal ”, si l’on ose dire, lui a interdit de se livrer à son goût pour le dessin ou la poésie, ce qui aurait peut-être suffi pour étouffer dans l’œuf sa ferveur naissante ; mais, de surcroît, il se trouve que celui qui l’a extrait un temps du bournier scolaire pour l’initier à la poésie et à la beauté n’est autre que le prêtre pervers, qui s’est servi de l’émotion esthétique de son élève pour mieux le séduire et le réduire, pour “ *chloroform[er] d’idéal* ” sa petite âme innocente, et ainsi parvenir à ses fins infâmes par le truchement des aspirations les plus nobles de l’adolescent : inversant la devise des jésuites, il va *ad angusta per angusta*... De sorte que, pour la candide victime de ce viol de tout son être, l’art ne peut désormais qu’être associé à cette entreprise mortifère.

Ainsi, le dispositif narratif adopté par Mirbeau lui permet, dans une perspective rousseauiste, de mieux opposer la nature, belle, saine et épanouissante, à la culture scolaire et à l’aliénation religieuse, qui sont une dénaturation malsaine ; l’instinct infaillible, qui ne cesse de donner à l’adolescent des avertissements qu’il n’écoute pas, à ce qu’il croit à tort être la “ *raison* ”, qui ne cesse de l’égarer, car elle n’est en réalité que la voix de son maître, que le résultat d’un bourrage de crânes. Si bien qu’à la fin du récit et après le sacrifice inutile de Sébastien[41], un lecteur apitoyé et non aveuglé par les préjugés religieux et par “ *l’empreinte* ” de son éducation, devrait être disposé à faire siennes, au terme de sa propre réflexion et de son propre cheminement, les conclusions anarchistes du romancier.

UN IDÉAL LIBERTAIRE

Sébastien Roch constitue en effet un nouveau pas de Mirbeau de la révolte spontanée vers l’anarchie, à laquelle il restera indéfectiblement fidèle jusqu’à la fin de sa vie. Certes, ce n’est pas pour lui un idéal aux contours bien définis et dont il importerait de hâter la réalisation : il est beaucoup trop lucide et désespéré[42] pour ne pas se méfier des illusions utopistes, des bonheurs clef en main et des lendemains qui ne manqueront pas de déchanter. Il s’agit bien davantage d’une exigence éthique de justice et de liberté, qui lui fait rejeter avec horreur tout ce qui porte atteinte à l’épanouissement et à la liberté de l’individu, tout ce qui entrave son essor, tout ce qui l’opprime, l’emprisonne, l’exploite, l’aliène, le mutilé, le détruit à petit feu, le tue. À commencer, bien sûr, par la “ *sainte trinité* ”. *Sébastien Roch* illustre efficacement le pouvoir de malfaisance, d’autant plus pernicieux qu’on ne s’en méfie pas, de toutes les institutions sociales, intouchables et respectées, à défaut d’être respectables.

Au début du roman, on l’a vu, le petit Sébastien est un enfant sain, qui grandit librement, avec “ *la grâce élastique des jeunes arbustes* ”. Sa force d’inertie, face aux ronflantes et redondantes niaiseries paternelles et aux fastidieuses leçons de l’école primaire, lui permet de préserver son âme naïve de la contamination ambiante. Son exemple semble alors illustrer l’idéal rousseauiste de l’éducation négative déjà prêché par l’abbé Jules, selon lequel il ne faut rien apprendre d’autorité à l’enfant avant douze ans, parce qu’il est plus sain et plus naturel de sentir avant que de se mettre à penser, d’épanouir son corps avant que de se lancer dans la gymnastique intellectuelle, de consolider les bases de l’édifice, la santé physique et morale, avant que de

s'attaquer au savoir et de faire pénétrer l'adolescent dans un monde de devoirs et de responsabilités.

Mais dès que l'adolescent fougueux et indompté se retrouve emprisonné dans son collège, c'est le début de la normalisation, c'est-à-dire son empoisonnement progressif, la mise à mort de ses potentialités d'enfant. Pour y résister efficacement, il faudrait posséder un tempérament exceptionnel, tel que celui du romancier, qui, lui, est parvenu à s'en sortir, à la différence de Sébastien, mais à l'instar du taiseux et énigmatique Bolorec, qui puise dans sa haine des jésuites, qu'il rêve d'égorger, la force de résister et qui trouvera dans son engagement révolutionnaire et la préparation de "*la grande chose*" un sens à sa vie^[43]. Il est clair que le pouvoir exercé au nom de Dieu par leurs maîtres ensoutanés bénéficie d'une sacralisation maximale, ce qui aggrave leur capacité de nuisance. Néanmoins, pour Mirbeau, tous les pouvoirs civils le sont également, aussi bien celui du père que celui des gouvernants, celui du professeur que celui du banquier, celui du magistrat que celui de l'industriel, celui du gendarme que celui de l'officier. En démystifiant et en désacralisant tous les pouvoirs qui s'exercent dans la société, et qui continuent en réalité d'être d'essence religieuse, l'anarchiste Mirbeau les met à nu et révèle que, par-delà les *grimaces* dont ils abusent pour duper le bon peuple, ils n'ont en réalité pas d'autre objectif que de mieux opprimer et exploiter les larges masses et d'étouffer dans l'œuf toutes les vellétés de contestation en entretenant une mystification rentable pour eux. Tous les dominants ont, selon lui, le même intérêt, "*pour perpétuer leur domination*", à ce qu'on continue de fabriquer "*des troupeaux de brutes*" qu'ils puissent manœuvrer à leur gré : "*la religion d'amour*" et "*la Révolution*" sont ainsi "*unies aujourd'hui dans un même esprit de ténèbres, dans une même folie de domination haineuse*"^[44]. Et c'est précisément ce que Sébastien Roch finit par comprendre et par confier à son journal.

Aussi serait-il réducteur de ne voir dans *Sébastien Roch* qu'un pamphlet antireligieux et qu'un plaidoyer naïf pour une école publique qui, pour les besoins de la propagande anticléricale, se verrait dotée de toutes les vertus. Ce n'est pas l'école publique telle qu'elle est à l'époque que Mirbeau entend défendre, mais les droits naturels de l'enfant au développement harmonieux de ses instincts, à la liberté, à la dignité et à la pensée critique, droits impunément bafoués dans toutes les familles, dans toutes les écoles et dans l'ensemble de la société bourgeoise de l'époque, alors qu'ils sont la condition *sine qua non* d'une société sans classes et sans oppression, sans prêtres et sans gendarmes. À travers le destin de son pitoyable héros, il entreprend de nous ouvrir les yeux sur les pratiques quotidiennes d'une société où, en toute bonne conscience et en toute légalité, on perpète impunément ce qu'il appellera "*le massacre des innocents*"^[45]. Et s'il déboulonne toutes les valeurs mystificatrices et toutes les institutions homicides au nom desquelles on transmet de génération en génération ce "*legs fatal*", comme dira le narrateur de *Dans le ciel*, c'est afin de nous dessiner en creux et de nous faire désirer une autre société plus conforme à nos aspirations les plus secrètes. Sans se faire trop d'illusions sur la capacité du plus grand nombre de ses lecteurs à sortir de la "*bauge*" où ils se vautrent, il espère du moins que chez les *happy few*, chez ceux qu'il appelle les "*âmes naïves*" — c'est-à-dire ceux qui n'ont pas été complètement et irréversiblement laminés par le rouleau compresseur de l'éducastration —, la pitié pour le malheureux adolescent triplement violé, avant d'être absurdement sacrifié au dieu de la Guerre^[46], débouchera sur une prise de conscience et suscitera la salutaire révolte contre la société qui produit ces monstruosité, comme il l'explique à Catulle Mendès : "*Il y a dans mon livre un souffle de révolte contre la société ; une horreur presque anarchiste contre tout ce qui est régulier et bourgeois ; une négation de tous les grands sentiments dont on nous berne*"^[47].

Sébastien Roch n'est pas seulement un beau livre et un bouleversant plaidoyer pour tous les Mozart qu'on assassine. C'est aussi un acte d'accusation lancé à la face d'une société inique et un bel acte de courage. Mirbeau a dû en acquitter le prix : la conspiration du silence qui a accueilli son œuvre^[48].

Pierre MICHEL

POUR EN SAVOIR PLUS

1. Ouvrages généraux sur Mirbeau :

Les deux ouvrages principaux sont :

- Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Librairie Séguier, Paris 1990, 1020 pages.
- Michel, Pierre, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, 390 pages.

Autres publications :

- Carr, Reginald, *Anarchism in France - The Case of Octave Mirbeau*, Manchester, 1977, 190 pages.
- Herzfeld, Claude, *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, Nizet, Paris, 1992, 107 pages.
- Herzfeld, Claude, *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau*, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 2001, 105 pages.
- Lloyd, Christopher, *Mirbeau's fictions*, University of Durham, 1996, 114 pages.
- McCaffrey, Enda, *Octave Mirbeau's literary intellectual evolution as a French writer*, Edwin Mellen Press, Lewiston (N.-Y.), 2000, 246 pages.
- Michel, Pierre (éd.), *Octave Mirbeau*, Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, 480 pages.
- Michel, Pierre (éd.), *Colloque Octave Mirbeau*, Actes du colloque du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, 140 pages.
- Michel, Pierre, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, Éditions À l'écart, Reims, 1993, 65 pages.
- Michel, Pierre, *Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau, Angers, 1998 (rééd. 2000), 48 pages.
- Michel, Pierre, *Lucidité, désespoir et écriture*, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 2001, 89 pages.
- Schwarz, Martin, *Octave - Mirbeau, vie et œuvre*, Mouton, Paris – La Haye, 1965, 205 pages.

Revue :

- Dossier " Octave Mirbeau ", *Cahiers naturalistes*, n° 64, 1990, 100 pages, réalisé par Pierre Michel et Jean-François Nivet.
- Numéro " Octave Mirbeau " de *L'Orne littéraire*, juin 1992, 105 pages, réalisé par Pierre Michel.
- Numéro " Octave Mirbeau " d'*Europe*, mars 1999, 140 pages, coordonné par Pierre Michel.
- Numéro " Mirbeau-Sartre écrivain " de *Dix-neuf / Vingt*, Eurédit, n° 10, octobre 2000, 116 pages, coordonné par Éléonore Roy-Reverzy.
- Numéro " Vallès-Mirbeau, journalisme et littérature " de *Autour de Vallès*, n° 31, décembre 2001, coordonné par Marie-Françoise Montaubin, 317 pages.
- Numéro " Octave Mirbeau " de *Lettres actuelles*, à paraître au printemps 2003, coordonné par Pierre Michel.

- Dix numéros des *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, Société Octave Mirbeau, 1994-2003, 3600 pages ; rédacteur en chef : Pierre Michel.

2. Études de Sébastien Roch :

- Bablon-Dubreuil, Monique, “ Alice et Octave : l’énigme d’un manuscrit breton ”, Angers, *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, n° 7, 2000, pp. 110-150.

- Bataille, Marie-José, “ Essai d’approche psychanalytique de Mirbeau ”, in Actes du colloque *Octave Mirbeau*, Presses de l’Université d’Angers, 1992, pp. 331-340.

- Cabanès, Jean-Louis, “ Le Discours sur les normes dans les premiers romans de Mirbeau ”, Actes du colloque *Octave Mirbeau*, Presses de l’Université d’Angers, 1992, pp. 153-163.

- Du Lac de Fugères, Yves, “ À propos du père de Kern dans *Sébastien Roch* ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, n° 5, 1998, pp. 146-157.

- Ekiert-Zastawny, Joanna, “ Quelques remarques sur le narrateur dans les romans de Mirbeau ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, n° 8, avril 2001, pp. 27-33.

- Éperdussin, Delphine, *Le Discours sur l’éducation dans l’œuvre autobiographique d’Octave Mirbeau*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université Stendhal Grenoble III, juin 2000, 122 pages.

- Gallina, Bernard, “ M. Roch, un homme en clair-obscur ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, n° 9, mars 2002, pp. 113-125.

- Giaufret-Colombani, Hélène, “ Vallès-Mirbeau : la mise en scène de la parole dans les romans autobiographiques ”, *Vallès-Mirbeau - Journalisme et littérature, Autour de Vallès*, n° 31, Saint-Étienne, décembre 2001, pp. 227-252.

- Grandpré, Bérandère de, *La Figure de saint Sébastien chez Mirbeau, D’Annunzio et Trakl*, mémoire de D.E.A. dactylographié, université de Strasbourg II, octobre 2004, 119 pages.

- Granier, Caroline, “ Le désordre du je ou l’ordre en jeu - Quatre romans d’éducation anarchiste de Georges Darien et Octave Mirbeau ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, n° 10, mars 2003, pp. 51-66.

- Herzfeld, Claude, “Mirbeau et Darien dégonflent les baudruches”, *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, n° 10, mars 2003, pp. 67-85.

- Juin, Hubert, préface de *Sébastien Roch*, Paris, U. G. E., 10/18, 1977, pp. 7-41.

- Ladogana, Silvia, *Fenomenologia della tentazione ne “L’Abbé Jules” e “Sébastien Roch”*, tesi di laurea dactylographiée, université de Bari, octobre 2004, 136 pages.

- Lages Gomes Fernandes, Maria Albertina, *Mirbeau entre o naturalismo e o decadentismo (uma leitura de “Le Calvaire” e de “Sébastien Roch”)*, thèse portugaise, dactylographiée, Braga, université du Minho, 1998, 140 pages.

- Lair, Samuel, “ À propos d’une représentation dans l’œuvre d’Octave Mirbeau : la mort, de la sanction à la reconnaissance ”, Actes du colloque de Lorient sur *Les représentations de la mort*, Presses Universitaires de Rennes, 2002, pp. 213-222.

- Lair, Samuel, *Le Mythe de la Nature dans l’œuvre d’Octave Mirbeau*, thèse de doctorat dactylographiée, université de Brest, juin 2002, tome I, pp. 156-199.

- Lair, Samuel, “ Jean Jacques et le petit rousseau ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, n° 10, mars 2003, pp. 31-50.

- Logli, Elisa, *L’Impronta naturalista nella trilogia “autobiografica” di Octave Mirbeau*, tesi di laurea dactylographiée, Université de Florence, novembre 2000, 144 pages.

- Lustenberger, Christophe, *La Représentation de la faute dans les œuvres romanesques d'Octave Mirbeau*, mémoire de D. E. A. dactylographié, université de Paris-III, juin 1999, 95 pages, *passim*.
- Michel, Pierre, éd. de Mirbeau, *Combats pour l'enfant*, Vauchrétien, Ivan Davy, 1990, pp. 61-93.
- Michel, Pierre, “ Octave Mirbeau, Édouard Estaunié et l'empreinte ”, in *Mélanges Georges Cesbron*, Presses de l'Université d'Angers, 1997, pp. 209-216.
- Michel, Pierre, “ Mirbeau et Stanislas Du Lac ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, n° 5, 1998, pp. 129-145.
- Michel, Pierre, “ Introduction ”, in *Œuvre romanesque d'Octave Mirbeau*, Paris, Buchet/Chastel - Société Octave Mirbeau, 2000, t. I, pp. 519-536.
- Michel, Pierre, “ Octave Mirbeau et l'autobiographie ”, *Revue des Lettres et de Traduction*, Université Saint-Esprit, Kaslik (Liban), n° 7, mars 2001, pp. 435-445.
- Michel, Pierre, “ Mirbeau et l'école - De la chronique au roman ”, *Vallès-Mirbeau - Journalisme et littérature*, in *Autour de Vallès*, n° 31, Saint-Étienne, décembre 2001, pp. 157-180.
- Michel, Pierre, “ La Correspondance d'Octave Mirbeau et ses romans autobiographiques ”, *Lettre et critique*, Actes du colloque de Brest d'avril 2001, 2003, pp. 183-204.
- Planchais, Jean-Luc, “ La Mère fatale, clé d'un faux naturalisme dans les trois premiers romans d'Octave Mirbeau ”, in Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 165-172.
- Rack, Jean-Yves, *Mirbeau et le naturalisme d'après “Le Calvaire”, “L'Abbé Jules” et “Sébastien Roch”*, D. E. S. dactylographié, Université de Besançon, 1968.
- Rodriguez Reyes, Pilar, “ L'Espace dans *Sébastien Roch* d'Octave Mirbeau ”, *Literatura-Imagen*, Université de Cadix, n° 2, octobre 1997, pp. 121-137.
- Saulquin, Isabelle, *L'Anarchisme littéraire d'Octave Mirbeau*, thèse dactylographiée, Paris IV, 1997, pp. 153-209 et 343-496.
- Séveno, Anne-Laure, “ L'Enfance dans les romans autobiographiques de Mirbeau : démythification et démythification ”, Angers, *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, n° 4, 1997, pp. 160-180.
- Sylvos, Françoise, “ *Grotesque et Parodie: le Naturalisme anticlérical d'Octave Mirbeau* ”, in *Cahiers du CRLMC, Rire des Dieux*, dir. D. Bertrand et V. Gély-Ghedira, 2000, pp. 371-380.
- Taborda, Saul, *Investigaciones pedagogicas*, Ediciones Ateneo Filosofico, Cordoba (Argentine), 1951, tome II, pp. 64-81
- Tienda-Jones, Florence de, *Essai siur la lecture textanalytique des trois premiers romans d'Octave Mirbeau*, thèse de troisième cycle dactylographiée, université de Besançon, 1987, pp. 43-54, 148-182, 190-194, 257-269, 292-296.
- Valentin, Charles, *Étude stylistique de la phrase dans “Sébastien Roch”*, thèse de troisième cycle, dactylographiée, Université de Nancy, 1980, 241 pages.
- Walker, John, *L'Ironie de la douleur – L'œuvre d'Octave Mirbeau*, thèse dactylographiée, université de Toronto, 1954, pp. 164-213.
- Ziegler, Robert, “ Pour fabriquer un rien : From Education to Anarchy in Octave Mirbeau ”, *Degré second*, Urbana, États-Unis, septembre 1986, pp. 23-30.
- Ziegler, Robert, “ Between Nature and Utopia : Time and Text in Mirbeau's *Sébastien Roch* ”, *Studi francesi*, mai-août 1997, pp. 275-282.

3. Fonds Octave Mirbeau

Un Fonds Octave Mirbeau, ouvert aux chercheurs, a été constitué à la Bibliothèque Universitaire d'Angers. Il comprend toutes les œuvres de Mirbeau en français, ses quelque 2000 articles, 125 traductions en une vingtaine de langues, tous les livres, toutes les études universitaires et tous les articles consacrés à Mirbeau. Son catalogue, d'environ 800 pages, est consultable sur Internet (site de la B.U. d'Angers : <http://buweb.iniv.angers.fr/EXTRANET/OctaveMirbeau>), ainsi que 800 articles de Mirbeau, qui ont été numérisés.

**Pour adhérer à la Société Octave Mirbeau,
qui donne droit aux *Cahiers Octave Mirbeau* ,
adresser un chèque de 31 euros (15, 50 pour les étudiants)
au siège social de la Société Octave Mirbeau,
10 bis rue André Gautier, 49000 - ANGERS
michel.mirbeau@free.fr**

[1] Publiées par Pierre Michel aux Éditions du Limon, Montpellier, 1989, et recueillies dans le premier volume de la *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, L'Age d'Homme, Lausanne, 2002, pp. 45-160.

[2] *Correspondance générale*, p. 89.

[3] *Ibid.*, p. 140.

[4] “ *Je n'ai qu'une haine au cœur, mais elle est profonde et vivace : la haine de l'éducation religieuse* ”, répond-il, en 1902 à une enquête de la *Revue blanche* (*Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrézien, 1990, p. 165). Il dénonce les “ *crimes de lèse-humanité* ” qui se perpètrent dans “ *les maisons d'éducation religieuse* ” et “ [s']élève avec indignation contre la liberté d'enseignement ” : “ *Est-ce que, sous prétexte de liberté, on permet aux gens de jeter du poison dans les sources ?* ” (*ibid.*, p. 166).

[5] Voir notamment son article “ *Cartouche et Loyola* ”, paru le 9 septembre 1894 dans *Le Journal*, où il stigmatise la collusion entre les cléricaux et les pseudo-républicains, tous également soucieux de tondre les brebis que sont les fidèles et les électeurs (article recueilli dans *Combats pour l'enfant*, pp. 139-142)..

[6] Mirbeau stigmatise à maintes reprises les expéditions coloniales qui, avec la bénédiction du pasteur protestant et du curé catholique, transforment des continents entiers en de terrifiants jardins des supplices et qui seront “ *la honte à jamais ineffaçable de notre temps* ”, comme il l'écrit dans un article de 1892, “ *Colonisons* ” (publié par Pierre Michel chez le libraire-éditeur Émile Van Balberghe, Bruxelles, 2003).

[7] Il est à noter qu'une évolution est indéniable. Ainsi, à l'exception des fondamentalistes américains, toutes les Églises chrétiennes, y compris l'Église catholique romaine, ont dénoncé la guerre de Bush junior et de ses complices d'extrême droite, dits “ *néo-conservateurs* ”, contre le peuple irakien.

[8] Dans sa grande comédie *Les affaires sont les affaires* (1903), Mirbeau fait dire à Isidore Lechat, à propos de l'Église catholique : “ *Elle n'a pas que des autels où elle vend de la foi... des sources miraculeuses où elle met de la superstition en bouteille... des confessionnaux où elle débite de l'illusion en toc et du bonheur en faux* ” (Acte III, scène 2 ; *Théâtre Complet*, Éditions InterUniversitaires, Sainr-Pierre-du-Mont, 1999, p. 260).

[9] Voir par exemple “ Monsieur le Recteur ”, “ Un baptême ” et “ Après 1789 ”, dans le tome II des *Contes cruels* de Mirbeau (Librairie Séguier, 1990 ; Les Belles Lettres, 2000). Voir aussi “ Les marchandes du temple ”, *ibidem*.

[10] Recueillie dans notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003. Le Foyer mis en scène par Mirbeau, et dirigé par un sénateur et académicien bonapartiste, le baron Courtin, est un lieu d’exploitation économique et sexuelle des adolescentes qui y travaillent. La pièce fit scandale en 1908 et donna lieu à une longue bataille de Mirbeau contre l’administrateur de la Comédie-Française, Jules Claretie, qui, après avoir imprudemment accepté ce brûlot, fut obligé de le représenter à son corps défendant par une décision de Justice.

[11] Ces dernières années, nombre de prêtres français dits “ pédophiles ” ont été condamnés ; en Autriche, le cardinal de Vienne, accusé de viol de séminaristes, a été démis de ses fonctions et envoyé dans un couvent pour se faire pénitence *le reste de son âge* ; aux Etats-Unis, ce sont carrément deux mille prêtres catholiques qui ont été mis en accusation pour abus sexuels sur mineurs et à qui leur Église a épargné l’incarcération en versant aux victimes de très lourds dédommagements, qui pourraient bien l’obliger un jour à mettre la clef sous la porte, comme le diocèse de Boston en est menacé depuis quelques mois, après la démission forcée de son archevêque.

[12] Sur cet aspect de la vie de Mirbeau, le mystère de son renvoi du collège de Vannes et les conséquences à long terme de ce viol plausible, voir Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Librairie Séguier, 1990, pp. 42-46 ; et mon introduction au roman dans l’*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, tome I, 2000, pp. 528-532.

[13] Sur le rapprochement entre de Kern et du Lac, voir l’article de Pierre Michel, “ Octave Mirbeau et Stanislas du Lac ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5, 1998, pp. 129-145. Voir aussi les documents reproduits en annexe.

[14] Lettre à Paul Hervieu du 11 octobre 1887 (*Correspondance générale*, tome I, p. 722).

[15] Sur les relations entre Mirbeau et Daudet, voir l'article de Pierre Michel, dans les *Cahiers naturalistes*, n° 62, 1988, pp. 116-126.

[16] Elles ont été publiées chez Laurent en novembre 1885. Elles ont été recueillies dans notre édition en deux volumes des *Contes cruels* de Mirbeau (*loc. cit.*)

[17] Octave Mirbeau, *Correspondance avec Claude Monet*, Éditions du Lérot, Tusson, 1990, p. 72.

[18] Voir notamment l'article de mars 1885, “ Littérature infernale ” (reproduit dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 1, 1994, pp. 151-156).

[19] “ Cartouche et Loyola ”, art. cit.

[20] “ Pauvres potaches ”, *Le Gaulois*, 4 octobre 1880. L’article est signé du pseudonyme de Tout-Paris.

[21] “ La Rentrée des classes ”, *Le Gaulois*, 7 octobre 1879. L’article est également signé du pseudonyme de Tout-Paris.

[22] “ Baccalauréat ”, *L'Événement*, 1^{er} décembre 1884 (article recueilli dans *Chroniques du Diable*, Annales littéraires de l’université de Besançon, 1994, p. 79).

[23] “ L’Éducation sentimentale ”, *L'Événement*, 12 avril 1885 (article recueilli dans *Chroniques du Diable*, *loc. cit.*, p. 111).

[24] Lettre à Paul Hervieu du 28 janvier 1889 (*Correspondance générale* de Mirbeau, L’Age d’Homme, tome II, à paraître fin 2003).

[25] *Correspondance avec Claude Monet*, *loc. cit.*, p. 72.

- [26] C'est le titre d'un article de Mirbeau paru dans *Le Journal* du 16 février 1901 (il est recueilli dans les *Combats pour l'enfant*, pp. 159-164).
- [27] Dans plusieurs romans de Mirbeau, qui est sans illusions sur la nature humaine, le viol, thème récurrent de son œuvre, est une source d'excitation pour les hommes, et aussi pour les femmes : dans *L'Écuyère* (viol de Julia Forsell) et, pire encore, dans *Le Journal d'une femme de chambre* et *Dingo*, où le viol de fillettes est suivi de meurtre. Pour Mirbeau, le sexe et la mort ont partie liée, et l'instinct génésique est indissociable de l'instinct du meurtre, comme on le voit dans l'avant-dernier chapitre de *SébastienRoch*.
- [28] On sait par des résumés de lettres de l'éditeur Georges Charpentier à Mirbeau que la "justice" suivait de près le feuilleton dans *L'Écho de Paris*.
- [29] Il aura fallu plus d'un quart de siècle à Mirbeau pour pouvoir en parler, alors que, à la différence de Sébastien, il a fini par surmonter le traumatisme. C'est précisément ce caractère indicible du viol subi qui empêche le romancier de recourir à son habituel récit à la première personne.
- [30] Dans ce dernier roman, il s'agit d'un véritable viol conjugal résultant de l'inutile sacrifice de l'héroïne.
- [31] Il est à noter que Sébastien, avant de devenir de la chair à canon et de rêver de chair "à pâtée", a été, au cours de sa séduction, de la chair "appâtée".
- [32] Mirbeau a pris précisément la défense de Paul Robin lorsqu'il a été viré de son poste de directeur de l'orphelinat de Cempuis, en 1894, dans l'article déjà cité "Cartouche et Loyola".
- [33] Sur le néo-malthusianisme de Mirbeau, voir le chapitre IX de notre édition de ses *Combats pour l'enfant*, pp. 189-216. Dès 1890, il réclame le droit à l'avortement ; en 1900, il mène une grande campagne contre la politique nataliste dans une série d'articles du *Journal* intitulés "Dépopulation".
- [34] Il en était de même de Daniel dans *La Belle Madame Le Vassart* (1884).
- [35] Ce mépris de la crédibilité était déjà évident dans *L'Abbé Jules*. Dans les deux romans, il est impossible, même à un intime et à un confident des héros, de décrire les tempêtes sous leurs crânes comme si elles se déroulaient à ciel ouvert..
- [36] Le choix de fragmenter le récit de la sorte est une caractéristique de l'esprit décadent. Il y aura de nouvelles publications sous forme de fragments dans les deux plus célèbres romans de Mirbeau, *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre*.
- [37] Voir Arnaud Vareille, "Mirbeau l'obscène", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, mars 2003, pp. 101-123.
- [38] Michel Raimond, *La Crise du roman, des lendemains du naturalisme aux années vingt*, José Corti, 1966, p. 308.
- [39] Lettre de Mirbeau à Catulle Mendès, décembre 1889 (recueillie dans le tome II de sa *Correspondance générale*, à paraître)..
- [40] Jean-Louis Cabanès, "Le Discours sur les normes dans les premiers romans de Mirbeau", Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'université d'Angers, 1992, p. 157.
- [41] Il y avait déjà des sacrifices inutiles dans quatre des romans "nègres" de Mirbeau : *L'Écuyère* (1882), *La Maréchale* (1883), *Dans la vieille rue* (1885) et *La Duchesse Ghislaine* (1886).
- [42] Voir l'essai de Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture*, Société Octave Mirbeau, Angers, 2001, 87 pages.
- [43] Il est clair que, même si Mirbeau a donné beaucoup de lui à Sébastien, il ne s'y réduit pas, et Bolorec incarne un autre aspect de lui-même. Le romancier s'est en quelque sorte dédoublé.

[44] Voir “ Cartouche et Loyola ”, art. cit. (*Combats pour l'enfant*, pp. 141-142).

[45] Voir “ Hecatombes d'enfants ”, *Le Matin*, 16 juin 1907 (recueilli dans les *Combats pour l'enfant*, pp. 207-213).

[46] Sa mort est en effet aussi absurde — au sens que Camus donnera à ce mot — que la mort de l'éclaireur prussien du *Calvaire* ou que le meurtre de l'Arabe dans *L'Étranger*. “ *L'ironie de la vie* ” dont elle témoigne est, pour Mirbeau comme pour Camus, la preuve qu'il n'existe aucun grand architecte de l'univers, que la vie n'a aucun sens et que rien n'y rime à rien.

[47] Lettre de Mirbeau à Catulle Mendès, décembre 1889, *loc. cit.* Cette incitation à la révolte est explicite dans le journal de Sébastien : “ *Et une sorte de pitié irritée me vient contre cette humanité, tapie là, dans ses bauges, et soumise par la morale religieuse et la loi civile à l'éternel croupissement de la bête. Y a-t-il quelque part une jeunesse ardente et réfléchie, une jeunesse qui pense, qui travaille, qui s'affranchisse et nous affranchisse de la lourde, de la criminelle, de l'homicide main du prêtre, si fatale au cerveau humain ? Une jeunesse qui, en face de la morale établie par le prêtre et des lois appliquées par le gendarme, ce complément du prêtre, dise résolument : “Je serai immorale, et je serai révoltée.”* ”.

[48] Seuls ont paru trois comptes rendus, dans les grands quotidiens de l'époque, dont l'un est signé de Catulle Mendès qui a pré-publié le roman... Résultat : du vivant de Mirbeau, seuls 10 000 exemplaires de *Sébastien Roch* seront vendus, soit le dixième des ventes du *Journal d'une femme de chambre*, pourtant publié dix ans plus tard !